

JACQUES LANCTÔT

DON GIULIANO

 Libre
Expression

Ce roman, à mi-chemin entre la réalité et la fiction, raconte une page d'histoire qui s'est déroulée entre Marseille, Montréal, Cuba et la Bolivie.

Préambule

Cuba faisait sans cesse les manchettes depuis l'arrivée au pouvoir de Fidel Castro. Après quelques années de lutte acharnée dans les montagnes et les villes, l'armée rebelle avait réussi à chasser le dictateur Fulgencio Batista. Dans une ultime tentative, celui-ci avait mis au point l'*Operación Verano* en lançant quelque douze mille militaires dans les montagnes pour rayer de la carte, comme il se plaisait à le dire, *los barbudos*. C'était peine perdue, même les soldats de son armée entraient dans les rangs des forces révolutionnaires. En effet, de nombreux paysans avaient des membres de leur famille dans l'armée de Batista, et il ne leur était pas difficile de les convaincre de se joindre à l'*Ejército rebelde* en pleine expansion, dont le quartier général se situait quelque part en Oriente, dans les montagnes de la sierra Maestra. Batista fut obligé de fuir, d'abord en République dominicaine, puis au Portugal. Il emporta plus de quarante millions de dollars volés aux Cubains.

Près de deux ans après la prise du pouvoir, Fidel Castro et son frère, le lieutenant Raúl Castro, ainsi que le commandant et docteur Ernesto Guevara, dit le Che, déclarèrent le caractère socialiste de la révolution cubaine. Les grandes propriétés agricoles, où l'on cultivait entre autres

la canne à sucre et le tabac, furent nationalisées. Les entreprises américaines de même que les biens appartenant à la mafia, américaine comme canadienne – casinos, hôtels de luxe, bars, restaurants –, furent saisis. Cela représentait plusieurs millions de dollars. À des entreprises comme la United Fruit, on offrit de payer une compensation. Mais ces compagnies croyaient dur comme fer que les États-Unis allaient sous peu reprendre le pouvoir et le contrôle de l'île, en finançant et en armant des mercenaires, notamment, et elles refusèrent toute forme d'entente. Une guerre sans merci entre le gouvernement socialiste, les entreprises nationalisées et la mafia commença.

Bientôt, les États-Unis allaient passer à l'action en bombardant les aéroports de l'île et en organisant le débarquement de mille quatre cents mercenaires et exilés cubains à la *playa* Girón, mieux connue sous le nom de baie des Cochons. Le but de la CIA, qui coordonnait l'opération à distance, était d'installer une tête de pont à cet endroit. Ce « gouvernement provisoire », aussitôt reconnu par les États-Unis, s'empresse de solliciter une intervention militaire des Américains.

Deux navires de la marine américaine, qui supervisaient le tout au large des côtes de Cuba, furent coulés par l'aviation cubaine. Les États-Unis n'osèrent pas riposter, car le président John F. Kennedy retira au dernier moment son soutien à l'opération. Ce revirement était loin de plaire aux compagnies nationalisées et surtout à la mafia américaine, qui avait cru voir en ce président un allié inconditionnel, l'ayant aidé à prendre le pouvoir. D'ailleurs, le père du président, Joseph Kennedy, avait fait fortune, du temps de la prohibition, avec le transport illégal de l'alcool entre le Canada et son pays, avec l'appui de la toute-puissante mafia.

Les communautés religieuses installées à Cuba durent, elles aussi, cesser leurs activités et quitter l'île, en laissant

tout derrière elles. Collèges, écoles, pensionnats, orphelins furent fermés, et l'argent déposé à leur nom dans les différentes banques cubaines fut saisi. Certaines communautés en particulier attisèrent la colère du *Comandante*. Avec l'aide des autorités américaines et de Mgr Walsh – qui bénéficiait de l'appui des différentes communautés religieuses installées à Cuba –, le clergé cubain organisa le départ de centaines d'enfants vers les États-Unis. Pour justifier ce geste, on prétextait que sous le régime communiste de Fidel Castro les enfants allaient être maltraités, endoctrinés et damnés. Nombreux furent ceux qui, mus par la peur, crurent ces allégations.

La compagnie d'aviation Pan Am fut chargée de l'opération *Peter Pan*. On emmena les enfants directement à Miami, où ils furent accueillis par des familles cubaines ayant fui leur pays. On avait fait croire aux parents que, bientôt, ils pourraient venir rejoindre leurs enfants. Mais le gouvernement américain ne tarda pas à fermer son ambassade à La Havane, et tous les vols vers Cuba furent interdits. La plupart des parents cubains ne purent pas aller rejoindre leurs enfants, puisque les États-Unis refusaient tout voyageur en provenance de Cuba. Les orphelins furent ainsi placés dans différentes familles américaines, et peu d'entre eux purent revoir leurs véritables parents. Certains parents décidèrent de se rendre en Espagne et, de là, réussirent à entrer aux États-Unis. Ils purent, au prix d'efforts et de courage, retrouver leurs enfants, qui avaient été, ni plus ni moins, enlevés.

Le gouvernement cubain s'adressa aux Nations unies pour dénoncer ces enlèvements d'enfants, mais les autorités américaines nièrent tout. Cette opération *Peter Pan*, disaient-elles, était une pure invention des Cubains pour discréditer les États-Unis d'Amérique.

Les autorités cubaines furent révoltées de la complicité du clergé. En pleine nuit, des soldats firent irruption dans

les presbytères et les couvents, et obligèrent les religieuses et les prêtres à partir. On les fit monter dans des autobus militaires, sans qu'ils puissent emporter leurs effets personnels, et ils furent conduits à l'aéroport. Quelques-uns refusèrent d'abandonner leurs fidèles et durent signer un engagement à respecter les autorités socialistes. Il leur fut interdit de dire la messe. Les autres furent acheminés en France et purent regagner leurs pays respectifs par la suite. On raconta que certains religieux, qui vivaient à Cuba depuis des décennies et qui ne faisaient confiance ni au gouvernement cubain ni au système bancaire, avaient enterré leur argent et d'autres trésors dans leur jardin ou les avaient cachés dans les murs de leurs couvents ou de leurs églises. Des sommes importantes furent ainsi dissimulées dans différents endroits de Cuba.

Un prêtre d'origine canadienne, indigné par la complicité des évêques cubains, renia son Église et décida d'embrasser la cause révolutionnaire, ce qu'il avait déjà commencé à faire de toute façon.

La mafia américaine rongea son frein et cherchait à récupérer ses billes en encourageant toute tentative d'un nouveau débarquement dans l'île. Pour elle et les autres exilés, cette situation ne pouvait durer bien longtemps, car jamais les États-Unis n'allaient tolérer qu'un gouvernement socialiste s'installe à cent cinquante kilomètres de ses côtes. Or, Fidel semblait bien aux commandes, et l'histoire prouverait qu'il était là pour rester.

La mafia voulait la peau de ces *barbudos* qui l'avaient dépouillée de ses biens et de son terrain de jeu. La famille Giancana convoqua une réunion à Chicago. Plusieurs familles furent invitées, dont les Molinari de Montréal. Il fut convenu que les membres arriveraient à des moments différents pour ne pas attirer l'attention de la police fédérale, qui surveillait de près les faits et gestes de la Cosa Nostra, la branche américaine de la mafia. Le parrain Sam Giancana, un ancien lieutenant d'Alphonse Capone, avait fait ses preuves en tant que sicaire et chauffeur attitré de celui-ci, dans les années 1930 et 1940. Au fil des ans, il avait pris du galon et était devenu un incontournable. «Sammy the Cigar», comme on le surnommait, avait obtenu sa propre famille à Chicago, lors du fameux

sommet d'Apalachin, dans l'État de New York, en 1957, auquel avaient participé plusieurs membres de la mafia internationale, dont la famille canadienne. Depuis cette réunion, Sam Giancana régnait en roi incontesté sur son territoire.

Quelques jours avant la rencontre de Chicago, Sam invita chez lui ses conseillers Tony Accardo et Paolo Ricca ; il voulait connaître leur avis sur un projet tellement audacieux que la mafia américaine n'avait jamais osé y penser. L'opération était très risquée et la mafia, surtout à cette époque, n'aimait pas les actions trop spectaculaires pouvant attirer l'attention des autorités sur les activités clandestines des familles. Carlo Gambino, le vieux parrain à la silhouette frêle, fort de ses années passées au conseil des familles, veillait au grain.

Accardo et Ricca avaient la réputation d'être des hommes d'honneur comme il ne s'en faisait plus, eux qui avaient assisté Capone dans ses belles années. Au cours de ces décennies tumultueuses, ils en avaient vu de toutes les couleurs. Les deux *consigliere* ne craignaient pas de donner leur avis ; ça, Giancana le savait. Il savait aussi qu'un refus de leur part pouvait signifier la mort de ce projet. Mais Sam Giancana ne pouvait faire l'économie de leur opinion. Une simple maladresse pouvait avoir de lourdes conséquences.

La rencontre eut lieu à la luxueuse résidence de Sammy the Cigar, située tout près du Calumet Park, dans l'East Side de Chicago. L'immense pavillon était érigé au centre du domaine qu'entourait un mur de pierre, lui-même surmonté d'une clôture de fer forgé. Des hommes armés y patrouillaient et, la nuit, on lâchait les chiens.

Sam Giancana avait à cœur de protéger les siens et il ne tolérait aucun intrus dans son cercle familial restreint. À l'arrivée des visiteurs, deux gardiens les accueillaient et s'informaient auprès de leur patron si ces visiteurs étaient

les bienvenus. Dans l'affirmative, ils étaient escortés jusqu'au bureau de Sam ; sinon ils étaient expulsés *manu militari*. Tony et Paolo étant des habitués de la maison, les deux gardes les escortèrent aussitôt vers leur patron, qui s'était installé au salon.

Sam Giancana afficha son étonnement. « *Che piacevole sorpresa¹!* » Ainsi, si jamais il était espionné et questionné par la police, il pourrait toujours s'en sortir en disant que ses deux amis lui avaient fait une simple visite de courtoisie et qu'il ne s'y attendait pas. Il ne fallait surtout pas que les policiers puissent penser que Sam avait convoqué cette rencontre.

— *Hé, padrino!* s'exclama Tony en faisant l'accolade au parrain.

— *Comandante e la sua salute² ?* lui demanda Paolo en l'embrassant sur la joue.

— *Sta bene³,* répondit Sammy the Cigar en invitant son *consigliere* à rejoindre Tony sur le canapé.

Sa santé était bien la moindre de ses préoccupations.

Les trois hommes prirent place sur les fauteuils de cuir installés au fond de la pièce. On parla de choses et d'autres. Sam avait quelques passions ; la gastronomie en était une. Il adorait cuisiner pour les siens, surtout les penne arrabiata et les tuttomarre linguinis qu'il préparait à la perfection. Les linguinis devaient être cuits *al dente*, bien sûr. Le jambon de Parme, importé d'Italie, faisait aussi partie de sa table. Ses amis raffolaient de ses plats, et Sammy avait du plaisir à cuisiner pour ses hommes. Il aimait également parler de politique, surtout depuis que la famille avait investi temps et argent dans l'élection de l'actuel président américain.

1. Quelle belle surprise !

2. — Comment va ta santé ?

3. — Elle va bien.

Il questionna ses *consigliere* sur les derniers potins du milieu dont il était issu, celui de la rue, et il prit des nouvelles de ses différents capitaines. Finalement, il en vint à la raison pour laquelle il sollicitait l'avis des deux vieux mafiosi.

Il se rapprocha d'eux tout en les fixant droit dans les yeux, démontrant par son regard et ses gestes qu'il voulait se faire bien comprendre.

— *Adesso!* Écoutez-moi bien. On se connaît depuis plusieurs années, tous les trois. Vous savez que je ne demanderais pas une chose qui mettrait la famille en danger.

— Parrain, répliqua Tony, qu'est-ce qui t'arrive? Habituellement, tu dis ce que tu as à dire, sans mettre de gants blancs.

— Oui, c'est vrai, ajouta Paolo. Il y a quelque chose qui ne va pas? Une mauvaise nouvelle?

— *Vuoi sapere la verità*⁴? Tout va bien, sauf que j'ai un projet qui demande beaucoup de doigté, d'expérience et surtout de courage politique. Jamais la famille n'est allée aussi loin. J'ai besoin de votre accord. Je veux que vous me fassiez confiance. Jamais je n'ai mis la famille en danger. Du temps de Capone, j'ai toujours exécuté les ordres sans me plaindre ni poser de questions. Des dizaines de fois, j'ai dû, pour la famille, faire ce qu'il fallait faire, vous comprenez? Al n'avait qu'à me dire: « Lui, il le faut », et c'était fait sans bavure, sans témoin. Vous me suivez? leur demanda Sam en les fixant toujours.

— Patron, on te fait confiance, tu le sais, dit Paolo. Dis-nous ce qui te tracasse.

Sam Giancana se rapprocha encore plus et, à voix basse, à l'oreille de ses *consigliere*, il expliqua son plan. Pendant de longues minutes, les deux hommes écoutèrent ce que le parrain d'une des familles les plus puissantes des États-Unis avait en tête. Une fois la conversation terminée, les

4. — Vous voulez savoir la vérité?

trois hommes se regardèrent en silence puis se levèrent en même temps.

— Tu es certain, *padrino*? demanda Tony.

— Je n'ai jamais été aussi sérieux, répondit Sam.

— Si c'est ta volonté... Nous te connaissons assez pour savoir que tu as l'avenir de la famille à cœur. Moi, je te donne mon accord.

Paolo baisa la main du parrain, Tony en fit autant. Le parrain reconduisit ses deux visiteurs.

— *Dio ti aiuti!* Que Dieu vous aide, mes amis.

Avec l'assentiment de ses deux complices, Don Sammy pouvait maintenant entrer en contact avec ses amis canadiens et les membres des autres familles, et mettre ainsi en marche son plan. La rencontre des familles pouvait avoir lieu.

Sammy the Cigar fit venir son chauffeur et lui demanda de préparer la voiture, une Cadillac Eldorado Brougham 1957, conçue selon ses instructions par Chuck Jordan, le fameux dessinateur de General Motors. Le parrain possédait plusieurs voitures, dont une magnifique Buick de l'année qui ne quittait presque jamais le domaine. Mais la Cadillac était un cadeau qu'on lui avait offert au moment de son intronisation comme grand patron de la famille. Il y était donc très attaché, car elle lui rappelait, chaque fois, son ascension au sein du crime organisé, dans « *mio ambiente, mio mondo*⁵ », comme il le disait.

Sam était fier et toujours bien mis. Ses voisins l'estimaient et le considéraient comme un gentilhomme. Veuf, il s'occupait seul de l'éducation de ses deux filles, qu'il chérissait au plus haut point, la troisième étant décédée au début des années 1950. Pour sa sortie, il était vêtu de son costume gris à fines rayures noires, d'une chemise blanche et d'une cravate d'un rouge foncé.

5. Mon milieu, mon monde.

Il demanda à son chauffeur de le conduire à son bureau, situé dans une des suites de l'hôtel Dewitt Place, au cœur de Chicago, dans le quartier Gold Coast. Il utilisait souvent la terrasse, sur le toit, lors de ses rencontres. Aussitôt arrivé, il se servit un scotch.

Le parrain était particulièrement nerveux. Avec ce projet, il jouait son avenir. Mais il fallait bien que quelqu'un le fasse, et Sam croyait être le mieux placé non seulement pour évaluer la situation mais aussi pour gérer l'opération. Il en profita, entre-temps, pour recevoir quelques visiteurs intéressés, des gérants d'artistes, des patrons de cabarets, des prêteurs qui menaient leurs opérations dans la rue, un travail qui lui rapportait beaucoup. Un dirigeant syndical dans la construction vint lui rendre des comptes à propos d'un chantier, tout comme le patron de la compagnie de camions à ordures qui desservait la ville – en fait, Sam Giancana en était le véritable patron. Il y avait aussi Jimmy, un jeune syndicaliste que Sam avait aidé à monter les échelons de sa centrale syndicale. Il était devenu, au fil des ans, le représentant des employés de tous les hôtels de Chicago. Il se plaignait d'un syndicaliste du nom de Franky qui cherchait à déclencher une grève dans l'un d'eux. Cet hôtel s'acquittait pourtant sans problème du *pizzo* payé à la famille Giancana pour justement ne pas avoir à subir de grève. Selon Jimmy, ce jeune ne voulait rien comprendre et il s'agitait parmi les employés pour les convaincre de faire la grève.

Sammy the Cigar lui demanda l'adresse de Franky, puis il somma son garde du corps de s'en occuper. Une bonne raclée devrait faire l'affaire, lui suggéra-t-il.

Une fois seul, Sam Giancana téléphona aux dirigeants des autres familles, dont Vincenzo Molinari, à Montréal, et surtout Carlos Marcello, à La Nouvelle-Orléans. La conversation fut des plus brèves. Une personne passerait bientôt les voir. Il appela aussi Francesco, un comptable qui lui

rendait de petits services de temps en temps, et l'invita à dîner en sa compagnie sur la terrasse de l'hôtel.

Francesco était un homme de confiance, originaire du même village que Sam, en Italie. Sam Giancana n'hésitait jamais à lui confier des missions d'ambassadeur, mais rien de trop violent.

— Francesco, lui dit Sammy, je veux que tu ailles voir les autres familles, y compris Don Vincenzo à Montréal, pour leur dire que je veux les rencontrer au début de juin. Ils doivent tous être ici les 5 et 6 juin, et la rencontre aura lieu le 7. *Capito ?*

Francesco acquiesça. Tout était clair et il partirait le lendemain. Puis les deux hommes terminèrent leur repas en se rappelant de bons souvenirs de l'époque où ils étaient jeunes et innocents, dans leur Molise natale.

Malgré une certaine nervosité, Sammy était satisfait. Sur le chemin du retour, son garde du corps lui apprit comment il avait rapidement réglé le cas du syndicaliste trop entreprenant. Il s'était introduit chez lui en son absence puis, lorsque Franky était rentré, il l'avait traîné jusqu'à la salle de bains et l'avait frappé jusqu'à ce que le jeune homme perde connaissance. La baignoire était pleine de sang, raconta-t-il en riant abondamment, tout fier de son exploit. Il avait expliqué au gars pourquoi celui-ci méritait cette raclée, et le syndicaliste avait vite compris. Il avait promis qu'il ne s'interposerait plus dans les affaires de son unité syndicale et avait même offert de donner sa démission. Sammy félicita son garde du corps. La bonne vieille méthode produisait toujours son effet.



La rencontre avec les chefs des autres familles eut lieu comme prévu, le 7 juin 1962, à la terrasse de l'hôtel. Le très célèbre Carlos Marcello, le chef incontesté de La

Nouvelle-Orléans, fut mandaté pour conseiller les membres présents. Sam était toujours heureux de retrouver Don Vincenzo Molinari, qui régnait sur un véritable empire à Montréal. Celui-ci jouissait d'une excellente réputation, et toutes les autres familles le respectaient. C'était un homme de peu de mots, qui écoutait plus qu'il ne parlait. Il possédait de nombreux amis parmi la classe politique et les chefs des différents corps policiers. Plusieurs politiciens lui devaient leur élection. Respectueux des vieilles traditions de la mafia, cet homme de principes ne provoquait jamais de remous autour de lui. On ne lui connaissait qu'une seule erreur de jeunesse, due à sa fougue primesautière : il avait forcé une jeune fille à avoir une relation sexuelle avec lui. Teresa n'avait que seize ans. Pour arranger les choses auprès de la famille, il l'avait demandée en mariage. Il avait la réputation de toujours aider les autres membres des familles lorsque c'était nécessaire. Il avait ainsi caché un membre influent de la famille Gambino à Montréal pendant que les policiers américains étaient à ses trousses.

Sam vint s'asseoir auprès de ses amis, tout en s'assurant de la présence de Don Marcello à sa droite. À voix basse, il expliqua qu'il avait déjà présenté son projet à ses deux *consigliere* et que ces derniers avaient donné leur accord. Il souhaitait que ce soit Don Vincenzo qui s'occupe d'organiser cette affaire avec l'aide de la famille marseillaise. Le nom du parrain de Montréal sembla faire consensus. Don Vincenzo aimait les choses bien faites, c'était un perfectionniste. Lui-même s'interrogea toutefois sur ce choix. Comme il n'avait aucun intérêt dans cette histoire, il demanda à Sammy the Cigar pourquoi sa famille avait été choisie. Sammy s'attendait à cette question. Si la famille Molinari acceptait d'intervenir, expliqua-t-il, elle serait autorisée à s'établir à Cuba, tout comme les autres familles, et, ce qui n'était pas à négliger, la porte du vieux continent s'ouvrirait sans avoir à recevoir l'autorisation des autres

familles américaines. Vincenzo Molinari hocha la tête. Il demanda cependant un pourcentage des recettes des casinos de l'île. On se consulta brièvement. Il fut convenu que, comme Don Vincenzo s'occuperait de l'affaire et que les autres familles n'auraient finalement qu'à récolter les fruits de l'opération, les membres verseraient à la famille de Don Vincenzo dix pour cent des recettes des casinos de l'île. La rencontre se termina dans la bonne humeur. Tous prirent congé en se souhaitant le plus grand des succès.

Luigi Gallucio, un fier Sicilien, était assis sur la terrasse arrière de sa maison, dans le quartier Anjou à Montréal. L'horloge affichait 7 heures du matin et il venait à peine de se lever. Il avait déjà avalé un cappuccino et se préparait à ouvrir sa pizzeria. Il avait encore une heure devant lui et comptait bien profiter des premiers rayons de soleil. Ce restaurant, c'était toute sa vie, il y travaillait presque seize heures par jour. Cela indisposait grandement ses associés de la famille Molinari, des Calabrais de Battaglini di Calabria, en Italie. Même ses hommes se demandaient ce qui arrivait à Luigi, lui qui, dans les dernières années, les avait fait vivre avec le trafic de stupéfiants, les jeux et les prêts usuraires. Michael, son comptable, Gérard, Donald, Mario, Salvatore, Tony, Nicodemo, plus personne ne le reconnaissait. Et pourtant, il était toujours responsable d'une douzaine de soldats prêts à lui obéir. Le parrain Vincenzo Molinari trouvait que ce restaurant prenait beaucoup trop de place dans les affaires de la famille.

Luigi entendit la sonnerie du téléphone. Il hésita avant de répondre. Il était si bien, et ce qu'il désirait le moins au monde, c'était d'être dérangé. Mais la sonnerie se fit insistante et il se décida à répondre, se levant pour rentrer.

— *Allora, come stai*⁶? s'enquit la voix à l'autre bout du fil.

— *Bene, padrino*, et toi?

— *Si, si...* Ça peut aller. Je dois absolument te voir.

— Tout de suite? demanda Luigi, un peu indisposé par cet appel si matinal.

Tout en parlant avec le parrain, il regardait vers sa terrasse, où la lumière du soleil se réfléchissait en des tons de vert, de jaune et d'or. Il regrettait déjà de ne plus s'y trouver à se faire réchauffer par ce généreux soleil de juin.

— À la même place que d'habitude, ça va?

— Oui, oui... Mais à quelle heure?

— Maintenant! Qu'est-ce que tu penses?

— Je pense... je pense que je vais d'abord aller ouvrir le restaurant, car les employés vont m'attendre.

À l'autre bout du fil, Vincenzo prit une respiration profonde. Il était estomaqué de la réponse de Luigi. Il serra le combiné et lui dit, le plus calmement qu'il le pouvait, de venir tout de suite, ajoutant: « *A capito*⁷? »

Luigi n'avait guère le choix et il décida d'adopter un ton plus respectueux. Lui-même avait beau être le capo d'une famille, Vincenzo Molinari demeurait un homme très puissant et capable d'imposer le respect. Il l'avait bien vu, un jour, pendant une altercation avec un Italien qui brassait de grosses affaires. Alors qu'il se trouvait à son bar, le Coq d'Or, qu'il possédait avec son associé Adrien Couture, Molinari avait sorti d'un baril de farine entreposé dans la cuisine adjacente au bar deux revolvers cachés dans un sac de plastique. Il en avait tendu un à son opposant et lui avait dit quelque chose comme: « OK, le premier qui tire... » Si ce n'avait été l'intervention de son frère, le jeune Sicilien trop gourmand serait maintenant dans l'autre monde. Il avait dû quitter la ville sans possibilité

6. — Alors, comment ça va?

7. Tu as compris?

de revenir à Montréal. On ne discutait pas les ordres de Vincenzo Molinari. Et ce qu'on ressentait, on le gardait pour soi.

Forcé de trouver rapidement quelqu'un pour le remplacer, Luigi appela Tony, son homme de main, pour lui demander d'aller ouvrir le restaurant à sa place. Tony devait venir immédiatement prendre les clés. Luigi lui dit qu'il ne se sentait pas très bien et qu'il viendrait en après-midi le remplacer. Il laissa les clés du restaurant à sa femme de ménage, une vieille Italienne qui l'avait vu grandir dans la maison de ses parents, à Notre-Dame-de-Grâce, et qui s'était toujours occupée de lui comme s'il s'agissait de son propre fils.

En chemin, il se demanda ce que le parrain avait de si urgent à lui dire. Peut-être était-ce à propos de ce bar qu'il avait acheté récemment dans le nord de Montréal et qu'il avait confié à son bras droit, Michel Mansini? Il est vrai que Luigi n'en avait pas encore discuté avec Don Vincenzo... Il lui expliquerait qu'il n'avait pas jugé bon de lui en parler parce que c'était une affaire sans importance. «Je proposerai au parrain une cote de vingt-cinq pour cent et l'affaire sera classée», pensa-t-il.

La rencontre eut lieu chez Alpha Food, une entreprise de viande que le parrain possédait avec Adrien Couture et Paolo Bataglini. L'entreprise était située dans le nord de la ville. À son arrivée, Luigi aperçut la Cadillac de Don Vincenzo stationnée près de la porte d'entrée. M. Couture s'y trouvait, lui aussi. Couture et Molinari s'étaient connus alors qu'ils étaient encore en culottes courtes. Depuis, ils étaient inséparables. Ils avaient grandi à Saint-Henri, un quartier populaire du sud-ouest de Montréal.

Lorsque Don Vincenzo aperçut Luigi, il l'entraîna dans le congélateur à viande. Dans cet endroit fermé, à l'abri des oreilles indiscretes, il lui expliqua le motif du rendez-vous. Plutôt que de lui faire des reproches, Don Vincenzo

voulait lui confier une mission de confiance : Luigi fut soulagé. Don Vincenzo lui indiqua brièvement en quoi elle consistait.

Revenu à son quartier général, Luigi appela Giovanni Borsalino, le parrain incontesté des trente dernières années à Marseille, en France. Celui-ci possédait une entreprise d'import-export située non loin du vieux port de la ville. Il se faisait vieux, sa santé était précaire, mais il ne voulait en aucun cas céder sa place. D'ailleurs, tous le craignaient malgré son âge avancé, et personne ne s'aventurait, du moins pour l'instant, à contester son autorité. Mario, une personne de confiance, communiquerait avec lui dans les prochains jours, lui dit-il, pour lui faire part d'un nouveau projet. La rencontre aurait lieu dans un grand hôtel de Marseille.



À la suite de cette rencontre avec l'émissaire de Luigi, Giovanni Borsalino fit venir ses trois *picciotto*. Il appela tout d'abord celui qui était le plus facile à joindre, Guido Bonardi. Ce Corse au tempérament bouillant venait tout juste de sortir des Baumettes, cette prison désuète de Marseille. Il demeurait pour l'instant chez sa tante, le temps de se faire oublier quelque peu. Il promit d'être au rendez-vous.

Puis ce fut au tour de son petit Lino, qu'il chérissait tout particulièrement. Si les choses se passaient comme prévu, c'est lui qui le remplacerait un jour. Lino était un descendant direct de la famille Mandolini de Sicile. À trente-cinq ans, il nageait dans la prospérité. Il gérait un restaurant, près des plages du Prado, qui lui servait de paravent pour mener à bien un lucratif trafic d'héroïne, avec la complicité du gang du port. Lino assura le parrain de sa présence.

Le troisième appel fut pour Paolo Sampieri, corse lui aussi. À l'instar de Guido, il avait débarqué à Marseille alors qu'il était dans la jeune vingtaine. Tous deux avaient fait leurs classes dans différents trafics en Corse. Paolo possédait un bar rue de Rome, dans le cœur commercial de Marseille. Paolo était absent, mais la personne qui répondit promit de le joindre et de lui faire le message que Don Giovanni désirait lui parler.

À l'heure et à l'endroit convenus, Guido et Lino retrouvèrent le vieux Don Giovanni. Seul manquait Paolo, ce qui était plutôt inhabituel. Le parrain eut beau multiplier les appels, impossible de lui parler. Il ne pouvait cacher son impatience, et tous écopaient autour de lui. Par chance, le restaurant, qui appartenait secrètement à la grande famille mafieuse, était désert à cette heure matinale. Au bout d'une demi-heure d'attente et de colère à peine étouffée, Don Giovanni vit le serveur s'approcher avec précaution et lui glisser à l'oreille que son épouse demandait de la rappeler. Elle lui apprit que quelque chose de grave s'était passé et qu'il devait parler le plus rapidement possible à Maria, la conjointe de Paolo.

Au téléphone, Maria était en larmes, inconsolable. Son mari avait été retrouvé dans le coffre de sa voiture, avec les mains attachées dans le dos. Il avait reçu trois balles, dont une à la tête. Elle revenait de la morgue où elle avait dû identifier son époux. Elle lui apprit, entre deux sanglots, qu'on avait sectionné les parties génitales de Paolo et qu'on les lui avait mises dans la bouche.

Giovanni Borsalino ne put réprimer un cri de colère. Il jura qu'il punirait les bâtards qui avaient osé commettre un tel geste. Il offrit à Maria ses plus sincères condoléances et lui promit tout le soutien nécessaire pour l'aider à traverser ce dur moment. Avant de revenir vers ses amis, il passa quelques coups de téléphone. Il raconta ensuite à ses *picciotto* le drame horrible qui venait de se produire. Guido

était particulièrement affecté, car il était proche de Paolo. Tous se demandaient qui avait bien pu ordonner ce crime hautement symbolique. On pensa aussitôt à une histoire d'adultère, en raison des parties génitales trouvées dans la bouche du défunt. Paolo avait-il trahi la confiance d'un autre membre influent de la famille en couchant avec la femme de ce dernier ? On disait d'un tel imprudent : « Il pense avec ses couilles. » Tout le monde savait, dans ces cas-là, que son temps était compté. Un jour ou l'autre, le mari trompé se vengerait ou demanderait réparation au parrain.

Pourtant, aux yeux des trois mafiosi, Paolo n'était pas reconnu pour avoir ce genre de comportement. C'était un homme d'expérience qui ne prenait aucun risque inutile. Mais lorsque le pénis parlait avant la tête, allez savoir ce qui pouvait arriver.

Don Giovanni ne tenait plus en place. Il était très affecté par la mort de son *picciotto*. Paolo n'avait jamais reculé lorsqu'il fallait rendre un service à la famille. Don Giovanni avait été son témoin quand il avait épousé Maria. Il avait aussi été invité au baptême de son fils. Sa disparition l'enrageait et il brûlait de savoir ce qui s'était passé pour que Paolo connaisse un tel destin. Le crime ne devait pas demeurer impuni.

Entre-temps, Don Giovanni devait continuer de s'occuper de ses affaires. Don Vincenzo, son ami du Canada, par l'entremise d'un certain Mario, lui avait confié une mission spéciale qui émanait des familles américaines. L'affaire n'était pas sans risque, et il aurait besoin de ses précieux collaborateurs. La mort de Paolo venait chambarder ses plans et il devrait maintenant exiger davantage de Guido et Lino.

Il chargea Guido d'enquêter sur ce qui était arrivé à Paolo et de lui remettre le plus rapidement possible son rapport. Le Corse devait trouver les coupables, mais ne pas se faire justice lui-même. Quant à Lino, il devait se rendre

très bientôt à Montréal, au Canada, et il ne put s'empêcher de manifester sa surprise et son inquiétude. Il pensait à ses affaires, à ses relations, à son trafic lucratif, à son équipe. Les affaires fonctionnaient très bien, et il payait son tribut à la famille. Il demanda au parrain ce qu'il allait faire dans cette ville.

— Je t'en parlerai avant ton départ. Mais pour l'instant, tu te prépares. Il faut que tu avises ton monde. Tu dis que tu pars en voyage sur la Côte d'Azur, à Saint-Tropez par exemple, pour un certain temps. Ne parle surtout pas du Canada à qui que ce soit, *capito*?

— Mais qui va s'occuper de mes affaires?

— Guido sera là, et on s'occupera tous les deux de tout pendant ton absence.

La conversation était close et les trois hommes se séparèrent. Comme convenu, Lino prépara son départ. Il avisa ses proches collaborateurs qu'il irait quelques semaines en vacances et qu'ils devraient communiquer avec Guido pour régler les urgences, si nécessaire. « Mais juste pour les urgences », insista-t-il. Il ne voulait surtout pas que Guido mette son nez dans ses affaires et découvre qu'il faisait beaucoup d'argent. Il se rassura en se disant que tout était en règle et que Don Giovanni recevait régulièrement son dû.